

Recul de la criminalité au Québec

La criminalité connaît un recul marqué au Québec, au Canada et aux États-Unis depuis plus de vingt ans et pourtant, la délinquance défraye sans cesse la manchette. Les médias nord-américains brossent quotidiennement le portrait d'une société dangereuse: fusillades chez les gangs de rue, homicide conjugal, violence urbaine tout à fait gratuite, etc. Ces reportages contribuent à miner le sentiment de sécurité de la population qui, au contact des médias, développe une perception de la délinquance en net décalage par rapport à la réalité statistique. Au-delà de la rhétorique des médias se proclamant «chiens de garde» de la démocratie, le phénomène de «l'information-spectacle» opère sa logique: les histoires au sujet du crime frappent l'imaginaire et sont relativement peu dispendieuses à produire pour les entreprises de presse. Les membres des minorités, les exclus sociaux et les populations marginales (les groupes minoritaires) font régulièrement les frais du discours médiatique, un discours *sur* par opposition à un discours *avec*. Ce discours médiatique correspond à une construction sociale de la réalité par des journalistes qui, consciemment ou non, laissent une part de préjugés s'infiltrer dans leurs comptes rendus. La recherche scientifique sur le journalisme démontre en effet que les biais ou distorsions entretenus personnellement par les journalistes peuvent teinter le contenu de leurs reportages, ce qui active par ailleurs la mécanique de la «réactivité sociale». Les groupes minoritaires sont «punis» par la «sanction» du reportage journalistique entretenant les stéréotypes négatifs à leur égard. Ils sont pour ainsi blâmés personnellement pour leur intégration ratée au tissu social, alors que cet échec est autant le résultat d'une faillite individuelle que collective. Les journalistes assurent ainsi la pérennité du système social qui les a façonnés à titre de membres d'une certaine élite intellectuelle. Leur travail laisse en définitive des stigmates. Que ce soit en entretenant les stéréotypes négatifs à l'égard des sans-voix ou en banalisant leurs récriminations, les médias contribuent à rendre leur quête de reconnaissance et d'autonomisation encore moins crédible aux yeux du public. À l'exclusion s'ajoute un phénomène d'autoexclusion. Les groupes minoritaires développent une méfiance à l'égard des médias et des élites qu'ils représentent, ce qui creuse d'autant le fossé de l'incompréhension.

Brian Myles, journaliste
Le Devoir